

## Colette Soler

### Le sujet borroméen \*

Du sujet au parlêtre. Titre imprudent, donné à la hâte alors que je ne savais pas du tout de quoi je parlerais. Il porte seulement la trace de mes préoccupations du moment sur la portée des dernières avancées de Lacan. Je suis là sur des questions qui sont pour moi en attente depuis longtemps, depuis mes premières lectures de Lacan. Dès ce temps, j'ai eu la conviction que la thèse du sujet supposé, parfaitement convaincante, était cependant totalement incapable de rendre compte de l'expérience. D'où mon intérêt pour les divers compléments que Lacan y a apportés au fil du temps, pour rejoindre ce qu'il appelle, en 1975, le sujet réel, qui n'est pas seulement supposé.

En 1967, pour introduire le mathème du transfert, il écrit qu'un sujet ne suppose rien, qu'il est supposé. Soit : dès qu'il y a du signifiant, on suppose un sujet. Indiscutable. Des hiéroglyphes sur une pierre, et un sujet est supposé. Rien à dire.

Quel est-il ? Dans la chaîne il ne peut être déterminé que comme un signifié. Or le signifié est imprenable. Comme signification il renvoie toujours à une autre, comme sens il fuit. Le sujet supposé fait trou dans le signifié, en fait. Ce pourquoi on peut l'écrire (- 1), ou dire comme Lacan le fait de nouveau dans *Encore* que « son être est toujours ailleurs ». De ce sujet on peut certainement dire déjà qu'il est réel, mais au sens où cette structure de supposition est impossible à réduire.

Lacan a procédé là à un extraordinaire vidage de ce qui s'impose dans l'expérience. D'abord dans l'expérience du semblable, à savoir que les humains, j'emploie ce terme pour n'employer aucun des autres termes de Lacan, les humains donc, bien loin d'être évanescents, sont bel et bien là, à faire du bruit et tenir de la place, pour

\* Séminaire du Champ lacanien, jeudi 26 avril 2007.

ne pas dire plus. Ils peuvent être quelconque, c'est le cas général, mais ils sont chacun quelqu'un (quelque un, pour faire la distinction avec l'expression : c'est quelqu'un).

Pas seulement dans l'expérience du semblable : au niveau même du texte, le sujet ne suppose rien, mais il faut quand même quelqu'un pour faire la supposition. Champollion face aux hiéroglyphes n'est pas sujet supposé, c'est lui qui suppose. Et quoi ? Non pas le sujet, mais le signifiant, car il suppose que le dessin des lignes sur la pierre est écriture.

J'évoque Champollion mais je pourrais prendre le déchiffrement freudien : court-circuit du sujet de l'intentionnalité, mais impliquant un autre sujet que le sujet classique de la conscience, que depuis Lacan nous appelons « sujet de l'inconscient », celui qui est supposé à la chaîne déchiffrée. Freud, lui, disait désir inconscient pour ce supposé. Seulement, il n'est supposé que par Freud supposant, qui traite la parole analysante comme un matériel justement, à savoir non comme une parole mais comme un texte, conformément à sa tradition de l'écriture. Traiter l'inconscient comme un savoir, c'est le pas de Freud. En ce sens, Milner peut dire que Freud est dans le champ de ce qu'il appelle le « savoir moderne ». Antinomique de la parole. Ce savoir ne parle pas. Ne dit rien à personne, exclut tout message. Il se construit par petits bouts, par des « plus de savoir » ajoutés à des « plus de savoir », selon l'expression qu'il emploie. La différence de Freud cependant, ce qui fait qu'on ne peut pas l'enrôler dans la troupe de ce que Milner appelle les « juifs de savoir », à supposer qu'on lui en accorde la définition qu'il en donne, c'est que ce texte ne se réduit pas à des « plus de savoir » absolus, puisqu'il est en prise sur tout autre chose, à savoir pour Freud les pulsions, grandes absentes du texte de Milner.

Le supposant du signifiant, comment l'appeler si on ne l'appelle pas sujet ?

À vrai dire, Lacan n'a jamais pensé réduire l'expérience à ce seul sujet dans son épure. C'est bien patent dans « La science et la vérité », où explicitement il distingue le sujet de la science, cartésien, pur corrélat du signifiant, de deux autres, celui qui parle et celui qui souffre. C'est aussi bien présent, mais en sourdine, dans les textes qui précèdent, et dès le début il a beaucoup mis l'accent sur

l'hypothèse structuraliste, mais en marquant toujours la place de ce que j'ai appelé une objection qui est inhérente à la psychanalyse. Cette objection est présente dès le premier pas : lois de la parole, dit-il, on en a fait grand cas, oui mais la parole est acte, thèse contemporaine, et l'acte est impensable avec le seul sujet de la science. Et encore « La lettre volée », qu'il a voulu placer en tête de ses *Écrits*, en dépit de la chronologie, et justement pour accentuer l'élément structural de notre expérience. Je cite : « Le programme qui se trace pour nous est dès lors de savoir comment un langage formel détermine le sujet <sup>1</sup>. » Quoi de plus structuraliste apparemment que cette expression ? Mais l'objection suit immédiatement : le programme ne peut être rempli, dit-il, que par un sujet « qui y met du sien », et cela implique « une conversion subjective <sup>2</sup> » souvent liée à une dimension de drame. Là, adieu le structuralisme. Je ne multiplierai pas plus les exemples, on les retrouve tout au long, solidaires d'un sujet qui contrairement au pur sujet de la science est crédité d'une position et d'une responsabilité quant à cette position, autrement dit un sujet pas seulement pathématique mais éthique.

Celui qui parle est divisé, entre ce qu'il est comme sujet supposé dont l'être est toujours ailleurs et ce qu'il est comme présence d'individu. Je me contente pour l'instant de ce terme de présence sans plus le préciser. La question est la suivante : le sujet supposé qui est indéterminé, qu'est-ce qui le détermine assez pour convertir ce furet en *hic et nunc*, ici et maintenant ? J'ai dit présence d'individu, le terme est de Lacan. Il l'utilise dans *Encore* et ensuite au sujet de Joyce qu'il appelle *the individual*. En effet, il a fallu attendre *Encore* pour que Lacan pose son hypothèse : ce sujet et cet individu sont le même. Mais bien avant la question était là. Comment arraisonner ce sujet qui glisse dans la chaîne ? D'ailleurs, n'est-ce pas justement ce que vise toute interprétation ? Arrêter le glissement, mettre un stop au déchiffrement. Dire quel est le lest ? Nous avons maintenant un maître mot : la jouissance. Mais Lacan a eu des mots successifs et un cheminement qui est instructif pour nous.

La première tentative ne référerait pas directement à la jouissance, plutôt demandait-il s'il y avait dans la chaîne du langage un

1. J. Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 42-43.

2. *Ibid.*

principe d'arrimage que l'interprétation pourrait cibler. Tous ses développements sur le signifiant primordial, jusqu'au séminaire *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, et sur les points de capiton arrêtant le glissement de la chaîne sont des tentatives pour arrimer dans le langage ce sujet indéterminé. La définition du fantasme comme signification absolue est à articuler avec cette construction et c'est ce que fait Lacan dans son graphe. Les formules de l'interprétation suivent : interprétation comme signification approchée, ou interprétation qui dégage le signifiant primordial d'un sujet arrimé par trois métaphores, j'ai déjà eu l'occasion de le développer. Métaphore du symptôme par laquelle il reformule le refoulement freudien de la jouissance, c'est « L'instance de la lettre », la métaphore du père, c'est « La question préliminaire... ». Mais ce n'est pas tout. Encore faut-il une métaphore du sujet (souvenez-vous « Sa gerbe n'était pas avare... ») pour approcher celui-ci comme signifié réel, si je puis dire, irréductible aussi bien aux signifiants de la chaîne qu'aux significations qu'elle engendre. Trois métaphores solidaires donc, qui permettent de capitonner la dérive métonymique du discours et d'arraisonner ainsi tout l'imaginaire de la signification, par « induction » du signifiant.

Pouvait-il s'en tenir là ? Sûrement pas si on veut bien considérer que le signifiant, avec ses arrangements, est tout autant causé que causal. Je pourrais réutiliser la métaphore freudienne, distinguant à propos du travail de l'inconscient l'entrepreneur, qui manie les règles de fabrication mais qui ne suffit à rien sans celui qui fait les mises de fond, de l'investisseur donc, sans lequel il n'y aurait rien, pas même le moindre rêve, sans parler des symptômes. C'est ce que Lacan cherche à rejoindre et qu'il nomme de divers termes au fil du temps, y désignant à chaque fois la cible de l'interprétation.

Le premier de ces termes et qui marque une scansion forte dans l'enseignement de Lacan, c'est la Chose dans le séminaire *L'Éthique de la psychanalyse*. La Chose, comme noyau inamovible de l'être, qu'aucun signifiant ne représente mais qui peut avoir un nom propre ; puis l'objet, comme cause centrale, qu'il écrira d'ailleurs l'achose avec une apostrophe ; et finalement le symptôme au singulier. Ce sont autant d'approches du nom du sujet non supposé, que le séminaire *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*

situait de sa séparation d'avec la chaîne, celui qui répond *hic et nunc*, dans sa présence disons libidinale ou jouissive.

Seulement, cette présence, la psychanalyse la convoque quand même par la parole et là une nouvelle division s'introduit. Le sujet qui parle, parle vrai, il ne peut pas faire autrement même s'il ment, mais il ne peut pas dire le vrai du réel quoique la vérité vise le réel. D'où la formule de « L'étourdit » qui, juste avant *Encore*, fait scansion en inversant la thèse première. Je cite : « Le dire vient d'où le réel commande à la vérité. » C'est un retournement. Au temps 1, S est maître ; au temps 2, le réel est maître ; il faut ajouter le temps 3 avec le nœud borroméen, pas de maître. I, S et R sont équivalents, qu'ils soient noués ou pas.

Mais, s'ils sont équivalents, ils changent de définition. Je l'ai développé il y a longtemps, en 1995 à Buenos Aires, dans un séminaire que j'avais intitulé « Clinique borroméenne ». Le symbolique notamment, s'il n'est pas maître de l'imaginaire, *i. e.* de la signification, est non plus chaîne symbolique, mais seulement réserve de signifiants qui ne font pas chaîne. Le symbolique inscrit dans ce nœud n'est pas chaîne langagière. Lacan lui-même l'explique. Je ne retiens que deux formules chocs parmi bien d'autres : contrairement à ce que j'ai dit, précise-t-il, S1 et S2 ne font pas chaîne. C'est catégorique. Et encore : l'inconscient n'a pas de grammaire. Autrement dit, l'inconscient n'a pas de syntaxe productrice de signification, car la signification est grammaticale. L'inconscient est certes conditionné par le langage, le fait d'être parlant, mais il n'est pas langage, faisant des phrases, des « propositions », il est plutôt langue, soit multiplicité inconsistante où ruisselle le sens/hors-sens des éléments qui sont autant d'unités problématiques. On en vient donc à un symbolique sans métaphores. Et on voit en effet Lacan récuser une par une, méthodiquement, les métaphores précédemment élaborées avec tant de soin.

La définition du symptôme baisse d'un cran : il est non plus fonction de métaphore (chaîne donc), mais fonction de la lettre-une qu'il écrit  $f(x)$ . Son commentaire ne laisse aucune ambiguïté :  $f$  est fonction de jouissance, jouissance d'un élément quelconque de l'inconscient qu'il appelle dès lors lettre, seule à être identique à soi-même. Retour à une variante du signifiant dans le réel, hors chaîne.

La fonction Nom du Père n'est plus ni fonction de signifiant, ni même fonction de la lettre, elle est fonction d'un dire de nomination qui peut avoir des effets symboliques certes, mais qui en elle-même est une fonction existentielle et non pas une fonction symbolique.

Enfin, *exit* la métaphore du sujet, au profit du nom propre, comme signature infalsifiable d'un vivant... qui parle.

Ici une parenthèse. Ces nouvelles formulations n'éliminent pas le symbolique-langage certes, mais obligent à le penser comme une structure surimposée, une « élucubration », comme il le dit dans *Encore*, élucubration toujours problématique, ajoutée par le discours. Celui de la science linguistique notamment, mais plus essentiellement pour nous, celui de la psychanalyse tel qu'il opère dans chaque psychanalyse pour extraire de la parole analysante le langage inconscient propre à chaque sujet. Autrement dit, le symbolique-langage est un effet de discours.

Que devient dès lors la catégorie de l'imaginaire, quand le symbolique est ainsi lui-même baissé d'un cran ? L'imaginaire gouverné, induit par la métaphore se définissait comme signification. Ces significations allaient du narcissisme et des relations au semblable jusqu'à la signification phallique. D'où l'idée, formulée à l'époque, que sans l'Autre le sujet ne pouvait même pas se soutenir dans la position de Narcisse. « Au terme l'imaginaire, c'est le corps », dit Lacan. Pour l'entendre, il faut ajouter : le corps sans la signification phallique, image donc, qui a sa consistance propre de forme, image adorée ajoute-t-il, faisant ainsi retour à un stade du miroir primaire. Image, mais possiblement colonisée par les représentations que la langue véhicule et que Lacan qualifie d'imbéciles pour en dire le hors-sens.

Quant au réel, il lui reste l'ex-sistence. Ex-sistence hors. C'est tout autre chose que de buter dans la combinatoire symbolique sur une limite de la formalisation, sur un impossible. Cette limite qui, selon l'expression de Lacan, faisait, je cite, « fonction de réel » dans le symbolique n'est pas le réel hors symbolique, qui, lui, est plutôt du côté du vivant. Vivant dont on n'a pas d'idée, qui ne s' imagine pas, et dont le symbolique ne sait rien, malgré les sciences de la vie.

La réévaluation est donc bien générale. Mais qu'est-ce qui la nécessite ? Ou du moins, car il ne s'agit pas d'une nécessité, qu'est-ce qui la fonde dans la contingence de son dire ?

La jouissance ne serait pas sans le corps qu'il a comme individu. Celle-ci est affectée, mais par quoi au juste ? Le savoir inconscient ? C'est ce que l'on trouve en 1967 dans le « Compte-rendu de *L'Acte analytique* », et aussi dans « ...Ou pire », juste avant *Encore*. Mais là, changement : la jouissance est affectée par lalangue, en un mot, le savoir inconscient n'étant qu'une part que l'on extrait de lalangue par déchiffrement – élucubration, dit Lacan. Comment lalangue comme terrain, je pourrais dire terreau du symbolique, vient-elle à produire ses effets, tant au niveau de l'imaginaire du corps et de ses « représentations imbéciles », comme dit Lacan, que de sa jouissance ?

La réponse explicite vient par la Conférence de Genève : c'est par le biais de la parole de l'Autre, disons des parents, qui, en parlant et en lui parlant (au petit enfant), lui infusent si je puis dire à la fois leur vérité de sujet avec la marque de leur désir et les bribes verbales qui resteront liées à ses premières expériences de jouissance. Lalangue vient de l'Autre. Le lecteur, qui aime toujours à retomber sur ce qu'il sait déjà, pourrait croire que c'est un retour à une thèse des débuts posant la préséance de l'Autre. Mais, attention, ce n'est pas le cas ! Il ne s'agit pas de la parole message, montée en langage donc, écrite dans le graphe, il s'agit de ce que j'ai appelé par image la chanson de l'Autre, pour relayer le terme de « lallation » que Lacan utilise, désignant par là de l'entendu sonore, d'avant tout signifiant isolable, et disjoint du sens. Pas de préverbal, l'a-t-on assez répété, et c'est vrai. Mais si vous déduisez bien, du prélangage oui, si le langage est bien élucubration seconde par rapport à lalangue principalement entendue. De cette lalangue, on peut dire avec Lacan qu'elle est à la fois toujours langue morte, car cimetière des jouissances qui ayant fait mot s'y sont déposées, et obscène chaque fois que parlée dans l'actuel elle porte la chose parentale.

C'est à partir de là que Lacan a produit son terme de parlêtre et également la notion d'un inconscient qui est un savoir parlé. Qu'est-ce que ça implique, un savoir parlé ? On ne peut pas le prendre comme allant de soi. Entre parole et savoir, il y a, au moins, une tension. Ni le savoir moderne, *i. e.* sans sujet, toujours réductible à du pur signifiant, hors sens donc, ni les sagesse qui ont jalonné l'histoire avec la parole des maîtres. En tant que parlé, déposé à partir de la parole, il porte de la vérité, en tant que savoir, il est du

signifiant au niveau de la jouissance réelle. La notion même de savoir parlé implique un nouage à trois, là où pendant des années Lacan avait insisté sur la bipolarité de la structure.

Si je conserve le terme de sujet borroméen, ce n'est pas seulement un supposé, c'est un produit, je dirais presque de transformation ; produit du nouage en question. Il est à la fois parlé-joui, c'est ce que Lacan écrit comme sens joui, et savoir-joui phalliquement. En ce sens, le nœud borroméen écrit, avec le nouage des trois consistances, le fantasme soutien du désir et le symptôme fixant la jouissance phallique.